Si mineurs

LES ENFANTS MIGRANTS AU QUOTIDIEN

2/1

Le Ligueur et le CIRÉ vous proposent quatre portraits de jeunes migrants. Quatre histoires personnelles avec chaque fois une évocation de ceux, de celles qui ont aidé ces jeunes au cours de leur parcours migratoire.

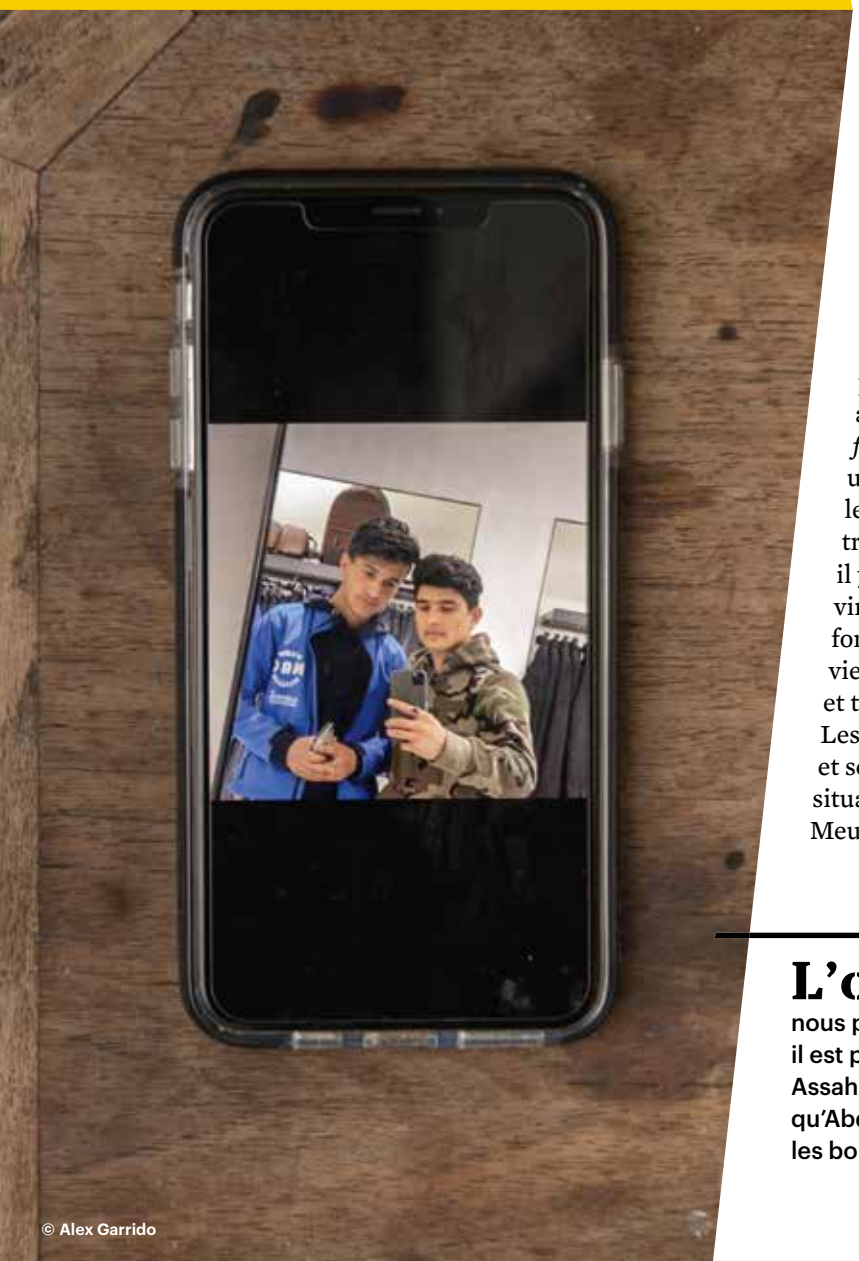
Voici Abdul Khaliq, 16 ans, arrivé avec son petit frère mais sans ses parents, restés en Afghanistan. Juridiquement, Abdul Khaliq est un « mineur non accompagné » mais il a pu rencontrer des services et des adultes qui l'accompagnent avec générosité dans sa nouvelle vie en Belgique.

© Alex Garrido

“Tout est passé”

On ouvre cette galerie de portraits avec un mineur non accompagné qui nous vient d’un village en Afghanistan. Il nous raconte la façon dont il a fui les Talibans, laissant les siens derrière lui. Il a connu un exil long de 7 mois avant de fouler le sol belge. Il en retire une force rare et une sagesse déconcertante pour un adolescent de cet âge.

Par **YVES-MARIE VILAIN-LEPAGE**



© Alex Garrido

Braine-Le-Comte. La rencontre s’est décidée avec un des éducateurs de notre jeune héros. Sur le papier, le plan est simple : on arrive. On rencontre le jeune homme. On discute. Et on repart. Hélas, petit cafouillage. Une fois sur place, personne ne répond. Porte close au pied de cette immense bâtisse qui accueille depuis 2017 des jeunes de tout horizon. Justement, on en rencontre une. Une jeune fille, dans un français presque impeccable, nous prend sous son aile. *Attendez ici. Excusez-moi. Je vais vous faire attendre*. Elle est pensionnaire elle aussi. Après une visite des lieux en vitesse accélérée, la voici. Elle a trouvé Abdul-Khaliq. Il arrive, navré de nous avoir fait patienter. Pendant toute l’interview, il se confond en excuses.

“Ici, ça n’a rien à voir avec mon pays. C’est incroyable de pouvoir aller à l’école tous les jours”

Kelagay, Bruxelles

Il nous ouvre les portes de son hébergement, qu’il partage avec un copain Somalien âgé de 16 ans, lui aussi. *Alors la colocation ? – Super. On est une petite famille ici*, se réjouit Abdul-Khaliq. En tout, ils sont une petite dizaine. Avec des parcours aussi divers que leur lieu d’envol initial. Point commun ? Leur opiniâtreté. Pour notre jeune protagoniste, tout a commencé il y a deux ans, dans le village de Kelagay dans la province de Baghlan. Son petit frère Assah-Ulhaq et lui se font repérer par les Talibans du coin qui, plusieurs fois viennent voir le papa, Imam et patriarche de cinq filles et trois garçons. La cible des radicaux ? Les deux aînés. Les Talibans reviennent. Insistent. Ils veulent les recruter et se montrent de plus en plus agressifs. Parallèlement, la situation dans la région se dégrade. « Tension. Explosion. Meurtre » rembobine Abdul-Khaliq, sans douleur

L’objet. À chaque fois, les protagonistes nous présentent un objet qui leur a permis de tenir. Ici, il est plutôt question d’une personne. Son petit frère, Assah-Ulhaq, compagnon d’aventure. C’est grâce à lui qu’Abdul-Khaliq n’a jamais perdu espoir et qu’il a pris les bonnes décisions qui les ont menés ici.

apparente. La décision que des milliers de parents se voient imposer partout dans le monde apparaît comme la seule solution. S'ils veulent que leurs enfants survivent, il faut les faire fuir. C'est là que l'exil commence pour les deux adolescents de 13 ans et 14 ans. « Un Monsieur » – on n'en saura pas plus – les aide à fuir jusqu'à la frontière du Pakistan et de l'Iran. Pendant un mois, en passant de voitures en voitures, les voilà en Turquie. Péniblement, ils arrivent jusqu'à Istanbul où ils séjournent quelques semaines. L'occasion alors de donner et prendre des nouvelles de la famille. Elles ne sont pas bonnes. La maman leur apprend que leur papa s'est fait tuer par les Talibans. Ils doivent fuir et tenter leur chance dans la lointaine Europe. Ce sera le passage le plus douloureux de ce voyage forcé. Pendant trois jours et trois nuits, les deux gamins traversent la frontière par la forêt. Une marche épuisante pendant laquelle il faut beaucoup de force pour garder espoir. De la Bulgarie, ils atteignent péniblement la Serbie où ils restent quatre mois. Jusqu'à ce qu'ils trouvent un chauffeur qui les emmènera directement en Belgique. Quelques lignes, pour un périple qui marquera à tout jamais Abdul-Khaliq.

Les dons d'Abdul-Khaliq

D'ailleurs, que retient-il de cette série d'épreuves ? Extrêmement souriant, il lâche un détaché : *Maintenant, je me dis 'comment, j'ai fait' ? Mais le plus dur, c'est d'être séparé de ma famille. Ma maman, c'est… Je sais pas… J'ai pas les mots pour le dire*. Il s'arrête. Comme il le fait quand il évoque son parcours. Il raconte avec beaucoup de distance et de silence. *Tout est passé*. Il ne nous en dira pas plus, ni sur ses rencontres. Ni sur ses déconvenues. On sent chez lui une volonté d'aller de l'avant. À tel point qu'il en oublie les épisodes les plus sombres de son exil. Par exemple, c'est une semaine après l'interview qu'il évoquera la mort de son père. Par un mail lapidaire. Où il se confond en excuses d'avoir « oublié cette information ». On le rassure et en même temps, on aimerait en savoir plus. Comment l'a t-il vécu ? Comment porte-t-il cette douleur ? Et sa famille, comment s'en sort elle ? Est-elle toujours les cibles des Talibans ? Avec beaucoup de politesse, il nous fait bien comprendre qu'il ne s'étalera ni sur ce qu'il a laissé derrière lui, ni sur cette horrible épreuve.

"Le plus dur, c'est d'être séparé de ma famille"

D'ailleurs, c'est par l'une d'elle que s'entame son chapitre belge, puisqu'avec son frère ils sont cueillis directement par la police. Ils sont tout de suite pris en charge. Placés en centre, puis en famille dans les Ardennes, dans laquelle son frère Assah-Ulhaq vit encore. Abdul-Khaliq va parfois leur rendre visite. *Beaucoup de changements. Ici, ça n'a rien à voir avec mon pays. C'est incroyable de pouvoir aller à l'école tous les jours. Chez nous le gouvernement ferme tout pour des raisons de sécurité*.

À ce moment de l'entrevue, Guillaume Fernandez-Corrales, un des éducateurs nous rejoint, un peu essoufflé de ses rondes. Il s'installe et écoute Abdul-Khalid qui semble l'épater. *Ce que vous ne dit pas Abdul, c'est qu'il s'est un peu essayé ici. Il s'est formé une journée à la soudure pour se rendre compte que ça ne l'intéressait pas du tout. À l'école, il a des facilités en langues ahurissantes*. En effet, le jeune homme parle les deux dialectes de son pays, il a appris le français en quelques mois, il apprend le néerlandais qu'il parle déjà mieux que bien des francophones et maîtrise l'anglais « plus que parfait », dit-il sans aucune modestie. À tel point que l'équipe du centre aimerait le pousser vers la traduction. Sans forcer. Ce qui semble d'ailleurs être une philosophie du centre, laisser tous ces jeunes s'épanouir en parfaite autonomie. Ici les ados font leurs courses, cuisinent, font le ménage eux-mêmes. Ils se réveillent seuls, vont à l'école par leurs propres moyens. L'éducateur est soufflé : *Imaginez-vous à 15-16 ans, gérer ça seul. Moi, je me serai senti grisé par tant de liberté. J'aurai rempli mon frigo de crasses et je n'aurai jamais réussi à me lever seul. Ici, ils se font des plats équilibrés avec des légumes, du riz. Ils font leurs devoirs. Ils adorent apprendre*. Comme des enfants qui auraient grandi trop vite ? Abdul-Khaliq ne commente pas. Il semble refuser de se tourner vers le passé. Son objectif est de continuer les études le plus longtemps possible. Il acquiesce gentiment quand on lui parle de son don des langues. Lui, aimerait être serveur, dans un petit restaurant. Dans lequel il pourrait faire à manger. Il prend ce qui vient. Et sa famille ? Pense-t-il les revoir un jour ? Là aussi, pas d'empressement. De son exil, il en aura tiré une leçon importante qu'il partage volontiers. Celle de ne jamais abandonner. *On n'aurait jamais imaginé vivre comme ça. Je crois qu'il y a toujours quelque chose de mieux qui nous attend.* ◆

Témoignages

Oser demander de l'aide

Abdul Khaliq est un as des langues, qui parle français, anglais mais qui a surtout une qualité précieuse : à la maison comme à l'école, il ose demander de l'aide, il ose s'exprimer, comme en témoignent Guillaume, éducateur et Bieke assistante pédagogique dans son école bruxelloise.

Par **JULIE LUONG**

© Alex Garrido

"Abdul est un jeune qui ne montre pas facilement ses émotions"

"Six mois pour devenir autonome, c'est une douce utopie"

Guillaume Fernandez-Corrales est éducateur à l'APD (Aide aux Personnes Déplacées) de Braine-le-Comte, une association qui, depuis septembre 2017 accueille et accompagne exclusivement des MENA (mineurs étrangers non accompagnés). Comme Abdul Khaliq, arrivé en juillet 2019. *Nous leur apprenons à payer le loyer, les factures, à effectuer un changement d'adresse, à aller à la banque, à gérer un budget. Le grand atout d'Abdul Khaliq est qu'il ose poser des questions, demander de l'aide, aller voir la bonne personne*, raconte Guillaume Fernandez-Corrales. Comme les autres MENA suivis par l'APD, Abdul Khaliq reçoit une aide financière de 70 euros par semaine, avec laquelle il lui faut acheter sa nourriture, ses vêtements, ses fournitures scolaires... Avec cette somme, il a déjà tenté de faire des économies. *C'est quelqu'un de très proactif*, commente l'éducateur. L'entretien du logement est légèrement plus périlleux. *Ce sont des ados,* rappelle Guillaume Fernandez-Corrales. *Ils vivent à deux dans un appartement et il y a parfois de petites tensions avec l'autre jeune quand il s'agit de débarrasser la table, mais ce n'est jamais très grave.* Une fois par semaine, un intendant fait d'ailleurs le tour des appartements afin d'apprendre aux jeunes les bons gestes pour conserver un environnement propre et ordonné. *Comme Abdul Khaliq, beaucoup sont partis très jeunes de chez*

eux et ne savent pas nécessairement comment faire, même si lui a déjà vécu en semi-autonomie dans une maison communautaire avant d'arriver ici. Il est donc un peu plus débrouillard, poursuit Guillaume Fernandez-Corrales. D'autres apprentissages pratiques sont également proposés aux MENA par l'intermédiaire d'une infirmière de la Croix-Rouge, ou les pompiers de Soignies. *Apprendre ce qu'il faut faire si une friteuse prend feu, ça n'a l'air de rien, mais ce sont des gestes qu'ils ne connaissent pas toujours et qui sont nécessaires à la vie en autonomie. Nous essayons de les y préparer au mieux.*

Au-delà du stress post-traumatique

Pour l'éducateur de l'APD, apprendre aux jeunes à vivre seuls en seulement six mois relève néanmoins, dans la plupart des cas, d'une douce utopie. *Heureusement, on peut toujours demander une prolongation de six mois auprès de Fedasil. C'est ce qu'on a fait pour Abdul Khaliq car il nous a semblé que c'était encore trop tôt pour lui. On aimerait aussi qu'il puisse finir l'année scolaire chez nous car nous accompagnons aussi les MENA dans leur scolarité.* Deux fois six mois, c'est aussi le temps minimum pour retrouver confiance en l'adulte. *Tous nos jeunes souffrent de stress post-traumatique. Ils ont souvent rencontré dans leur long parcours d'exil des adultes qui leur ont fait du mal. Pendant longtemps, ils ont par ailleurs le stress de ne pas savoir s'ils pourront rester en Belgique. Or, paradoxalement, c'est souvent au moment de recevoir « leur positif » que les angoisses reviennent. Quand on relâche la pression, tout remonte… Sans compter ce stress des six mois pour devenir autonome.*

Abdul Khaliq, comme ses camarades, se demande souvent s'il va y arriver. Cela l'empêche parfois de dormir sur ses deux oreilles. Les insomnies sont fréquentes. Les réveils nocturnes aussi. *C'est un jeune qui ne montre pas facilement ses émotions, qui a du mal à les exprimer. C'est sa fragilité. Mais il a aussi de très fortes capacités de résilience.* L'APD travaille aussi depuis peu avec un psychothérapeute spécialisé dans l'accompagnement des MENA : il supervise l'équipe éducative et propose par ailleurs aux jeunes qui le souhaitent, un accompagnement en individuel. Mais c'est aussi dans le quotidien le plus concret que ceux-ci apprennent, comme Abdul Khaliq, à surmonter leurs blessures, à mieux se connaître, à faire confiance et à se faire confiance. Pour le ménage, la cuisine, les feux à éteindre et le sommeil à trouver. ◆

"Il n'a pas peur de prendre la parole"

Bieke Docx, assistante pédagogique

L'École Saint Guidon d'Anderlecht compte neuf classes OKAN (l'équivalent des classes DASPA du côté néerlandophone), établies selon le niveau des élèves. C'est dans cet établissement qu'Abdul Khaliq a choisi de suivre sa scolarité car il possède déjà un très bon niveau de français, de même qu'une bonne maîtrise de l'anglais. *Beaucoup de jeunes, surtout parmi les Afghans et les Syriens, choisissent de faire leur scolarité en néerlandais avec l'espoir de rejoindre ensuite Gand ou Anvers*, commente Bieke Docx, assistante pédagogique à l'École Saint Guidon. *Dès son arrivée, en octobre, nous avons vu qu'Abdul Khaliq était quelqu'un de très motivé et de travailleur. Nous l'avons donc mis dans une classe avancée. Il est déjà capabe de lire de petits textes en néerlandais. Sa faiblesse, ce serait plutôt les maths.* À l'école, Abdul Khaliq est connu pour être un garçon sociable, agréable, qui compte beaucoup d'amis. *On peut dire qu'il y a de la solidarité dans sa classe, un peu trop parfois !*, plaisante Bieke Docx. *Ces jeunes se comprennent très bien entre eux et parfois aux dépens du professeur. Mais les amitiés qui se nouent sont une bonne chose.*

"Dès son arrivée, nous avons vu qu'Abdul Khaliq était très motivé"

L'atout des langues

Abdul Khaliq n'a pas non plus peur de prendre la parole en classe. Motivé, il est aussi capable de travailler seul à la maison, ce qui constitue un sérieux atout. *Beaucoup de jeunes éprouvent des problèmes de concentration à cause du stress post-traumatique. C'est important de les aider à conserver leurs capacités d'apprentissage et à ne pas se décourager*, raconte Bieke Docx. Pour Abdul Khaliq, le milieu scolaire est aussi très structurant : c'est la vie normale, avec des gens de son âge, des horaires, un cadre mais aussi de l'amusement, des fous rires au fond de la classe. *Vivre seul à cet âge, dans un coin isolé, ce n'est pas toujours facile. À l'école, au moins, ils sont entourés, ils ne s'ennuient pas…* Après cette année en classe OKAN, Abdul Khaliq devra réfléchir à son avenir. L'incursion dans une école de soudure ne lui ayant pas plu, il n'est pas convaincu d'être fait pour un métier manuel. Son intérêt pour les langues pourrait lui ouvrir d'autres voies. *Il est bon en néerlandais*, confirme Bieke Docx. Un atout précieux pour travailler en Belgique, que ce soit à Bruxelles ou en Flandre. Surtout quand on n'a pas peur de prendre la parole.

“Abdul a toutes les capacités pour réussir”

Julien Blanc est le tuteur d’Abdul Khaliq. Il a rencontré le jeune Afghan deux mois après son arrivée en Belgique. Julien Blanc l’a accompagné dans sa demande d’asile, mais aussi dans son projet de vie dans notre pays. Abdul voulait vivre en Flandre, son tuteur l’a donc aidé à s’inscrire dans une école néerlandophone.

Par **PIERRE JASSOGNE**

En quoi consiste votre travail de tuteur ?

Julien Blanc : C’est d’abord d’accompagner le jeune dans ses démarches administratives, l’aider dans sa demande d’asile, collecter les documents nécessaires, prendre contact avec un avocat… Le tuteur doit surtout faire comprendre au jeune ce qu’est une demande d’asile. On prépare le jeune à l’entretien qu’il va passer au CGRA (Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides), on le prévient qu’il sera interrogé sur son vécu, ce qui peut être une expérience douloureuse. Et on l’accompagne lors de cet entretien évidemment.

À côté du suivi administratif, il y a aussi un accompagnement en vue de l'intégration du jeune…

En effet. Je l’aide à définir son projet de vie, notamment au niveau des études. Par comparaison avec les jeunes Afghans que j’ai accompagnés, Abdul s’est très bien intégré. Il a appris très vite le français. Mais un projet de vie, c’est large. Abdul a voulu vivre en Flandre, où il y a plus d’Afghans. Il a donc fallu qu’il apprenne le néerlandais. Après être passé au DASPA (dispositif d’accueil et de scolarisation des primo-arrivants) de Bastogne et être sorti du centre d’hébergement, Abdul a bénéficié d’une ILA (Initiative locale d’accueil) à Braine-le-Comte pour se rapprocher de la Flandre, car on ne peut pas se réorienter en Flandre si on ne parle pas le néerlandais, ou si on n’a pas des membres de sa famille au Nord du pays. Je lui ai alors conseillé d’aller à Bruxelles et de s’inscrire dans une école flamande, afin de suivre un dispositif similaire au DASPA, côté néerlandophone. Après avoir appris le français pendant deux ans, il est depuis cette année parti dans l’apprentissage du néerlandais. Abdul a toutes les capacités pour réussir, pour s’intégrer à travers ce projet.

Pour arriver à un tel résultat, il faut créer un véritable climat de confiance avec le jeune…

C’est indispensable. J’essaie dès la première rencontre de la créer, en expliquant au jeune que je suis là pour représenter ses intérêts. La force d’un tuteur est de pouvoir agir au nom des intérêts du jeune, et d’assurer une permanence, une continuité jusqu’à sa majorité au-delà des changements de parcours, d’institutions, de structures d’hébergement. Pour créer cette confiance, il faut dès les premiers instants identifier ses besoins, ses priorités, ses préoccupations et surtout tenter d’y répondre assez rapidement en apportant toutes les informations, pour lui permettre de comprendre les prochaines étapes de sa procédure de demande d’asile ou de son cursus scolaire, par exemple.

La qualité de la relation dépend-elle de la fréquence des rencontres avec le jeune ?

Quand j’ai rencontré Abdul, il séjournait en province de Luxembourg, alors que je réside à Bruxelles. Il n’était pas toujours évident de se voir régulièrement. À mes yeux, c’est au début de la tutelle, qu’il faut que les rencontres soient les plus intenses pour créer un lien. Par la suite, après les démarches administratives effectuées en vue de la reconnaissance d’un statut, la régularité des contacts dépendra du jeune, de ses besoins, de sa capacité à être autonome, de la qualité du lieu d’hébergement,

> **“Abdul voulait vivre en Flandre. je lui ai conseillé de s’inscrire dans une école flamande à Bruxelles”**

de l'encadrement et du travail social qui y sont fournis. Certains tuteurs estiment qu'il faut des contacts réguliers, je ne pense pas que ce soit forcément nécessaire pour peu que, dès le départ, le tuteur ait fourni l'accompagnement nécessaire pour créer et faire perdurer cette relation de confiance tant lors des procédures que dans la définition du projet de vie.

Une loi de 2002 encadre votre accompagnement. Ce cadre est-il suffisant à vos yeux ?
Le service des tutelles a émis des directives générales sur le rôle du tuteur. En Belgique, le tuteur est là pour défendre tous les droits du jeune, et cela va de l'hébergement à la scolarité, en passant par l'accès aux soins. C'est un garant de l'accès aux droits. S'il y a une limite, elle concerne la formation des tuteurs ou le degré d'implication de ceux-ci dans l'accompagnement du jeune. Cela dit, il y a autant de pratiques que de tuteurs. Certains ont beaucoup de tutelles, d'autres une ou deux. Certains sont indépendants, d'autres bénévoles. On a une grande liberté d'action, ce qui est à mes yeux très positif quand le tuteur fait bien son travail... Mais si le tuteur ne se pose pas les bonnes questions, s'il ne saisit pas les intervenants nécessaires par rapport aux demandes et situations du jeune, cela peut devenir très vite une catastrophe. Selon moi, la qualité principale d'un tuteur réside dans sa volonté d'écouter et d'être au service du jeune. On lui demande de mûrir très vite, dans des situations complexes, alors qu'il est déraciné, sans réseau relationnel la plupart du temps, et on lui demande beaucoup de choses. Le tuteur doit pouvoir être patient, flexible car certaines choses prennent, d'autres pas, raison pour laquelle il faut avoir avec lui des attentes réalistes.

Pourquoi être devenu tuteur ?
J'ai commencé en 2016 avec cinq tutelles. J'étais alors bénévole. Par la suite, je suis devenu tuteur indépendant, faisant de la tutelle mon métier à temps plein, même si ce n'est pas une profession en tant que telle. J'accompagne 20 jeunes pour le moment. Avant d'être tuteur, j'ai travaillé dans des centres pour demandeurs d'asile, et j'avais de bons contacts avec les jeunes. J'ai réalisé que j'aimais ce contact. C'est intéressant d'aider ces jeunes à comprendre ce qui leur arrive, à élaborer leur projet de vie... Ce qui est intéressant dans ce travail, c'est qu'en fonction des envies du jeune, on va pouvoir mobiliser toutes ses ressources sociales et individuelles pour l'aider à construire ce projet. Il faut pousser le jeune dans le meilleur de lui-même, en l'outillant le mieux possible. Cela demande de la part du tuteur une connaissance approfondie des différents outils éducatifs et sociaux disponibles qui pourront être mis à disposition du jeune.

Une vingtaine de jeunes, ce sont autant d'histoires différentes...
Avec chaque jeune, j'ai l'impression d'apprendre quelque chose de neuf, d'être dans un contexte différent, même s'il y a des profils communs et récurrents. J'ai accompagné des jeunes roms, marocains, guinéens, serbes, certains victimes de la traite des êtres humains, et à chaque fois, il faut être capable de s'adapter. La richesse de ce travail, c'est la rencontre de ces jeunes évidemment, mais aussi des personnes qui les encadrent, familles d'accueil, professionnels, avocats... ◆

"On demande au jeune de mûrir très vite alors qu'il est déraciné"

© Alex Garrido

Avec le soutien de la Cocof (Commission communautaire française et de la Fédération Wallonie-Bruxelles (service de l'éducation permanente).